

## LITERATURA

---

# L'analyse pragmatique des figures et mythes des Amériques: proposition d'une démarche

Gérard Bouchard

*Resumo:* Este texto apresenta um procedimento suscetível de apoiar análises e ao mesmo tempo um projeto de dicionário de figuras e mitos das Américas. Inscrevendo-se em uma problemática dos imaginários coletivos, centra a atenção nas práticas discursivas, as representações que delas resultam e suas coordenadas sociais (enraizamento, nascimento). É sugerido um duplo nível de análise que faz intervir ora as figuras e metáforas, ora os mitos e arquemitos. De acordo com as definições propostas, essas configurações simbólicas são consideradas resultantes de estratégias discursivas, mediações destinadas a ultrapassar as contradições, os impasses inscritos em uma práxis. Diversos exemplos vêm apoiar essas perspectivas teóricas e metodológicas.

*Résumé:* Ce texte présente une démarche susceptible d'appuyer à la fois des analyses et un projet de dictionnaire des figures et mythes des Amériques. S'inscrivant dans une problématique des imaginaires collectifs, il centre l'attention sur les pratiques discursives, les représentations qui en résultent et leurs coordonnées sociales (enracinement, retombées). Un double niveau d'analyse est suggéré qui fait intervenir tantôt des figures et des métaphores, tantôt des mythes et des archémythes. En accord avec les définitions proposées, ces configurations symboliques sont considérées comme étant le fruit de stratégies discursives, comme des médiations destinées à surmonter des contradictions, des impasses inscrites dans une praxis. Divers exemples viennent appuyer ces perspectives théoriques et méthodologiques.

## Une démarche d'analyse

Parmi les voies qui s'ouvrent à notre projet de recherche sur les figures et mythes des Amériques<sup>1</sup> (qu'il s'agisse de dictionnaire ou d'analyse comme telle), on peut distinguer deux

---

<sup>1</sup> *Avertissement:* Ce texte traite des figures et mythes élaborés par les descendants d'Européens en terre d'Amérique. Dans sa version actuelle (provisoire), il ne tient pas compte des figures et mythes produits par les populations autochtones. Cette carence devra évidemment être corrigée dans une prochaine étape.

grandes orientations. Suivant la première, on postule l'existence d'une culture commune, d'une pan-américanité au premier degré qui se manifesterait sous des traits semblables dans les trois Amériques. Le projet consisterait alors à dresser un inventaire de ces traits – en l'occurrence: des figures et des mythes (je reviens plus loin sur la définition de ces concepts). Ce pari me paraît très risqué, pour diverses raisons, notamment à cause de la fragilité de son postulat.

Diverses propositions ont été formulées par de nombreux auteurs pour caractériser l'ossature, le fondement de cette supposée culture pan-américaine. J'en rappelle cinq qui figurent parmi les plus séduisantes et qui reviennent le plus souvent: a) la latinité, b) le métissage, c) la migrance, le déracinement, d) l'hybridité, le trans-culturel, e) le baroque (au sens de l'impur, du délinquant, du transgressif). Je pense que chacune de ces thématiques représente une plongée importante dans la vie culturelle des Amériques mais qu'aucune, à elle seule, ne la recouvre ou ne la désigne correctement dans sa totalité.

Je me limiterai à quelques observations rapides. Pour une, la latinité exclut la filiation anglo-saxonne, l'indianité, la négritude, pour ne pas parler du reste (l'Allemand, l'Asiatique...). C'est beaucoup. Par ailleurs, elle ne représente qu'une composante des cultures métissées. C'est peu. Ajoutons que le métissage est une matrice qui ne mène pas très loin dans l'histoire du Québec, du Canada anglais, des États-Unis et même de quelques pays ou régions d'Amérique dite latine (Haïti, Bolivie, Argentine, Sud du Brésil et le reste). La migrance et le déracinement ne sont qu'une face des mouvements de population des Amériques; l'autre, aussi importante, relève des dynamiques d'enracinement, de sédentarité, de consolidation des habitats, de formation et d'intégration des communautés, de rejet de l'étranger, d'institution et de reproduction des traditions et des identités. L'hybridité et le transculturel, quant à eux, doivent aussi être rapportés aux grandes entreprises d'assimilation, d'éradication des cultures, dont on connaît plusieurs scénarios plus ou moins autoritaires. De même, le baroque a souvent voisiné avec son contraire, à savoir des tentatives visant à reproduire à

l'identique la culture dite classique des métropoles européennes, à instaurer une éthique de l'imitation et de la fidélité qui tolérerait mal les inventions, les écarts, la délinquance (il faut aussi rattacher à cela toute la thématique – très répandue – de la pureté, avec ses diverses connotations raciales).

S'il n'existe pas telle chose qu'une culture pan-américaine au sens qui vient d'être évoqué, l'approche de type inventaire se trouve évidemment en difficulté. Le dictionnaire qui en résulterait serait composé d'un très grand nombre de mythes à rayonnement restreint, de figures locales ou régionales. Un autre obstacle viendrait de ce que la collecte des données serait virtuellement illimitée, sans qu'on dispose de critères simples pour la restreindre ou l'ordonner. En plus, ces entrées ponctuelles n'entretiendraient guère de rapport entre elles, ce qui limiterait l'intérêt de l'instrument. Ces remarques font voir la pertinence d'une approche analytique.

J'en arrive à cette seconde orientation, qui vise justement à s'écarter de l'émission, de l'inventaire. Le point de départ en est le suivant. Au lieu de postuler une culture commune aux Amériques, il s'agit de considérer que toutes ces nations<sup>2</sup> et cultures se sont trouvées confrontées, dès leur naissance et tout au long de leur histoire, à des problèmes semblables, prenant la forme d'impasses, d'apories, de nœuds, de blocages, d'opérations à première vue impossibles, qu'on peut assimiler à autant d'axes de tension et de contradiction. À ces problèmes communs, chacune a élaboré ses propres solutions, apporté des réponses sous la forme de figures et de mythes au sein desquels on relève après coup des similitudes et des différences – je signale au passage que, dans cette deuxième orientation, les premières deviennent aussi intéressantes que les secondes.

Il y a plus d'une façon de concrétiser cette orientation. La première tâche consisterait à dresser la liste de ces problèmes ou de ces axes de tension et contradiction propres aux nations et

---

<sup>2</sup> J'utilise le terme de nation en me référant au discours même des élites des collectivités neuves; c'est le mot qu'elles ont presque toutes utilisé à partir du moment où elles ont perçu leur société comme ayant une existence propre, distincte de la mère patrie. C'est aussi par le biais du concept (et du modèle) de la nation qu'elles se sont toutes employées ensuite à penser la nature, le passé et l'avenir de leur collectivité.

cultures des Amériques puis à identifier les figures et mythes mobilisés pour dénouer les apories, résorber les incohérences, surmonter les difficultés. À titre illustratif seulement, je donne dix exemples de ces axes ou nœuds qui sont présents, sauf exceptions, dans toutes les nations et cultures des Amériques (la liste n'est évidemment pas exhaustive):

1 – Se défendre contre le sentiment d'infériorité, contre l'inhibition qu'inspire à la nation neuve la culture prestigieuse de la métropole ou de l'Europe (les intellectuels australiens parlent à ce propos d'un "cultural cringe").

2 – Se forger une identité distincte tout en préservant l'héritage de la mère patrie (langue, religion, institutions). En d'autres mots: fabriquer du Soi avec de l'Autre.

3 – Surmonter le traumatisme associé à la fracture qui survient tôt ou tard (d'une manière ponctuelle, brutale, ou étalée) dans le rapport culturel à la métropole, cette fracture étant vécue à la fois comme un affranchissement et comme un acte iconoclaste, une conquête et une trahison.

4 – Préserver la continuité avec les traditions, les modèles de la mère patrie ou, au contraire, inventer les voies d'un commencement de la nation.

5 – Articuler le rapport douloureux entre la grande, la belle culture européenne et les cultures locales jugées inférieures, rapaillées, source de gêne, de honte.

6 – Arbitrer, au sein de la jeune nation, le rapport difficile entre la culture des élites, tournée vers l'Europe, et celle des classes populaires, immergées dans la vie du nouveau continent.

7 – Procurer une densité, une substance symbolique à la nation neuve qui, au départ, paraît improvisée, artificielle, peu crédible, d'où la nécessité de lui assigner des origines glorieuses, des héros, un patrimoine inestimable, des traits uniques, une mission grandiose. À cet axe est associé l'arsenal familial des mythes nationaux (pureté de la nation, homogénéité, supériorité, unicité, universalité, etc.).

8 – Construire une mémoire longue de la nation, lui assigner des racines très anciennes, à partir d'un matériau qui ne s'y prête pas puisque, par définition, ces collectivités se caractérisent par une histoire courte.

9 – Au moyen de divers procédés, réduire les éléments d’altérité ou de diversité qui font obstacle à l’instauration d’une véritable nation – ceci en vertu de la prémisse d’homogénéité que comportait le modèle national entre le 18<sup>e</sup> et le milieu du 19<sup>e</sup> siècle.

10 – S’appropriier symboliquement (en le cadastrant, en le nommant, en lui associant des légendes, en y semant des repères de toutes sortes) un territoire déjà occupé, qui avait déjà fait l’objet d’une appropriation<sup>3</sup>.

Encore une fois, ces apories ne sont évoquées qu’à titre illustratif, pour mieux situer la démarche. L’essentiel est de noter que chacune d’entre elles donne sur une série de figures et de mythes agissant comme médiateurs, sur des procédés, des subterfuges symboliques ou discursifs destinés à occulter ou à surmonter de quelque façon le contradictoire. Ils réfèrent aussi à des questions propres à faire ressortir l’originalité culturelle de ces nations neuves.

Sur le plan strictement logistique, deux options se présentent. D’abord, on peut procéder vers l’amont. Partant d’une figure ou d’un mythe donné, on cherche à reconstituer le contexte social qui rend compte de sa production et de son accréditation dans une population. Ainsi, la figure ou le mythe de la sirène (étudié par Licia Soares de Souza<sup>4</sup>) peut être vu comme un médiateur d’altérité, d’hybridité, se rattachant à la négociation de l’hétérogénéité, à la conciliation des contraires. Nous sommes ici dans la gestion de l’altérité. Les mythes du peuple élu et de la mission providentielle visaient à donner à la nation une assurance, une autorité morale qui lui faisait défaut. On devine que ce genre d’exercice pourrait être étendu à bien d’autres représentations (la sorcière, la “destinée manifeste”, le paradis terrestre...).

L’analyse peut aussi procéder vers l’aval. Partant d’une contradiction donnée, on recherche les figures et mythes censés la surmonter. Dans le Mexique colonial, le projet des Créoles

---

<sup>3</sup> Tous ces énoncés font partie d’une liste de thèmes que j’ai étudiés dans *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde: essai d’histoire comparée*. Montréal: Boréal, 2000. 503p.

<sup>4</sup> Texte à paraître.

consistait à implanter le modèle national dans une population biraciale au sein de laquelle les Blancs se considéraient très supérieurs aux Indiens. Le mythe de la tribu égarée d'Israël a permis de dénouer cette impasse en rattachant les Indiens au vieil héritage chrétien; ils devenaient ainsi des égaux, dignes de côtoyer les Blancs – symboliquement, du moins. De même, les élites des Amériques étaient très ennuyées par le procès de primitivisme, de barbarie et de dégénérescence que leur faisaient les intellectuels européens (les Montesquieu, Humboldt, de Pauw et autres); le mythe de la jeunesse, de l'énergie créatrice, de la pureté retrouvée, de la supériorité morale des nations neuves fournissait une réplique appropriée. Ce mythe venait aussi contrer le sentiment généralisé d'intimidation et d'infériorité (le “cultural cringe”).

Cela dit, un autre avantage important que présente ce type d'analyse est d'ouvrir la voie à une étude des récurrences, à une reconnaissance des procédés discursifs similaires qui fondent l'idée d'une sorte de grammaire, étant donné que l'aire d'invention du discours, en effet, n'est pas illimitée.

## Définitions, justificatifs, repères théoriques

La méthode qui vient d'être esquissée repose sur un certain nombre de présupposés que j'essaie maintenant d'explicitier et de clarifier. La démarche relève de l'étude de *l'imaginaire collectif*, que je définis de la manière suivante: l'ensemble des repères symboliques au moyen desquels une collectivité s'inscrit dans l'espace et dans le temps. Tout imaginaire suppose donc l'institution de cinq types de rapport: a) un rapport à l'espace, en vertu duquel une unité géographique donnée devient un territoire (ou une “territorialité”), c'est-à-dire un espace habité, travaillé, nommé, rêvé, raconté, en un mot: approprié, b) un rapport au social en vertu duquel tout individu se voit assigner un rang dans l'échelle de richesse, de prestige, de pouvoir, c) un rapport symbolique à soi et à l'autre, d'où résulte un ensemble de représentations prenant la forme d'une identité, c'est-à-dire d'une dynamique inclusion/exclusion, d) un rapport au passé qui se

traduit dans une mémoire, e) un rapport à l'avenir s'exprimant dans des utopies, des dystopies, des pensées crépusculaires ou toute autre forme d'anticipation du devenir. Ainsi défini, l'imaginaire comme tel ne relève donc pas de l'acte du discours lui-même ou de ses antécédents psychologiques, mais des représentations qu'il élabore; il se trouve du côté non pas des pratiques énonciatrices mais de leurs produits (figures, mythes, systèmes de pensée...)<sup>5</sup>.

J'ai eu recours jusqu'ici aux concepts de figure et de mythe, auxquels il faut aussi adjoindre les notions de métafigure et d'archémythe. Je m'explique. Par *figure*, je désigne toute représentation ou tout système de représentations élaboré par un énonciateur et susceptible de se diffuser, de prendre place dans l'imaginaire. La figure est un symbole de second degré en ce sens qu'elle est soit un regroupement, une agrégation de symboles, soit un principe organisateur de symboles. Elle exerce un effet structurant étant donné qu'elle se présente comme une configuration (une constellation?) ou bien résulte de l'action combinée de plusieurs symboles dont elle est une sorte de dénominateur commun.

Elle peut se présenter sous des jours très divers : des personnages ou des statuts (le bâtard, la victime, le héros), des situations (l'exigüité, l'ambivalence, l'autonomie, l'aliénation), des sentiments (la nostalgie, la crainte, l'espoir), des états (le vide, la pauvreté, l'errance, la béance, la marginalité), des actes ou événements (la trahison, la reconquête, le sacrifice, la vengeance), des opérations ou processus (le recyclage, le mélange, la transgression, l'ensauvagement), des formes (la circularité, le triangle, la ligne). Au sein d'un texte, la figure n'est pas nécessairement nommée; elle peut aussi ne se présenter qu'à l'état disjoint, sous forme de fragments, n'être que suggérée, vaguement esquissée. Elle doit alors être reconstituée par inférence, par recoupements entre les symboles qu'elle traverse. Dans chacun de ces exemples, la figure apparaît bien comme un symbole de second degré, pouvant être

---

<sup>5</sup> À ce propos et sur ce qui suit, voir Gérard Bouchard, *Raison et contradiction. Le mythe au secours de la pensée* (2003).

décomposée de diverses manières.

Les figures sont agrégées différemment selon le vecteur, le type de discours dont elles sont issues. Par exemple, la fiction (métaphore), l'argumentation (rhétorique), la démonstration empirique (évidence) sont trois principes associatifs ou agrégatifs qui interviennent à des degrés variables selon qu'il s'agit du texte littéraire, de la théorie sociologique, de l'idéologie politique ou de la monographie scientifique. Cependant, indépendamment du vecteur qui les produit et de leur mode d'accréditation, les figures demeurent des composantes de l'imaginaire où elles se trouvent plus ou moins étroitement structurées ou articulées l'une à l'autre: elles peuvent être intégrées dans un cadre très cohérent, à la façon d'un système; elles peuvent n'être qu'arbitrairement juxtaposées dans un assemblage très lâche; elles peuvent aussi se contredire, etc.

La *métafigure* est un assemblage de figures apparentées du fait qu'elles sont des variantes plus ou moins explicites d'un même motif. La métafigure les ordonne, les subsume. Si l'on veut, elle est à la figure ce que celle-ci est au symbole. Elle crée la trame ou la tension fondatrice du discours et en fournit la clé. En voici quelques exemples tirés du corpus littéraire québécois:

– Si l'on s'en remet aux analyses d'Élisabeth Nardout-Lafarge (*Réjean Ducharme: une poétique du débris*, 2001), la thématique du déchet, des restes, associée à un discours du désenchantement et de la parodie, constituerait la métafigure de l'univers romanesque de Réjean Ducharme.

– Dans le même sens, selon Michel Biron (*L'absence du maître*, 2000), la métafigure chez Jacques Ferron serait l'affirmation de la liberté (faculté de tout congédier, de recommencer à sa guise, de réinventer...), alors que Ginette Michaud (*L'autre Ferron*, 2001) insiste plutôt sur l'incertitude, l'inachèvement, le désarroi.

– Selon André Brochu (*Rêver la lune: l'imaginaire de Michel Tremblay dans les Chroniques du Plateau Mont-Royal*, 2002), les références lunaires feraient office de métafigure dans les textes du Plateau Mont-Royal de Michel Tremblay.

– Selon le même auteur (*La visée critique*, 1988, p. 186-203), la symbolique du chercheur d'or, de la quête mystique du



grain précieux (nourriture de l'âme) caché, enfoui, à déterrer serait la métafigure dans *La montagne secrète* et d'autres romans de Gabrielle Roy.

– André Brochu, toujours (*Anne Hébert*, 2000), a vu dans l'œuvre de cette romancière la mobilisation d'un thème "structurel", celui du "dévoilement de l'essentiel" au moyen d'une plongée en soi, dans les profondeurs de l'âme et de la chair, d'où résulte la découverte de la vérité de l'être en même temps qu'une libération<sup>6</sup>.

Les concepts de figure et de métafigure renvoient à la forme du discours, à l'agencement de ses composantes. En ce sens, on peut dire qu'ils relèvent d'une analyse de type *morphologique*. C'est un premier niveau. Avec les notions de mythe et d'archémythe, on passe à un second niveau qui, tout en lui étant symétrique ou homologue, opère néanmoins un important déplacement. Lorsqu'on s'interroge non plus sur l'agencement mécanique (ou l'emboîtement) des composantes au sein de l'imaginaire mais sur leur fonction, sur leur dimension *stratégique* dans le discours, on passe de la figure au mythe, et de la métafigure à l'archémythe.

Je définis le *mythe* comme une représentation ou un système de représentations dont la propriété est d'imputer d'une façon durable une signification. Celle-ci peut prendre diverses formes: instauration d'une croyance, affirmation d'une valeur, d'un idéal, institution ou rappel d'un tabou, etc. Ainsi, le mythe à la fois promet et "promet"<sup>7 8</sup>. Il fait tout cela à des fins stratégiques, pour surmonter ou occulter une contradiction, dans une logique de persuasion, de pouvoir et d'action. C'est le mythe en tant qu'instrument de médiation, qui remédie sur le mode symbolique à ce que la pensée ne parvient pas à concilier

---

<sup>6</sup> Je souligne qu'aucun de ces auteurs n'utilise le concept de métafigure, mais ce qui ressort de leurs analyses correspond exactement à la définition que j'en donne. Brochu, par exemple, parle de schème diégétique ou organisateur, de matrice, de thème narratif, structurel.

<sup>7</sup> Je reprends le mot de Patrick Imbert (communication personnelle).

<sup>8</sup> Pensons au mythe de la mobilité sociale aux États-Unis: les inégalités socio-économiques y sont données comme remédiables, chacun peut à tout instant modifier sa condition, son destin, si désespéré qu'ils paraissent; tout est possible à l'individu disposé à consentir les efforts, etc.

sur le mode rationnel. En d'autres mots, le mythe vient à la rescousse de la raison compromise par le contradictoire. C'est là évidemment une acception particulière, partielle, qui met de côté d'autres faces importantes du mythe; mais c'est celle que je choisis de retenir parce qu'elle est la plus appropriée à l'analyse pragmatique qui vise, en quelque sorte, à reconstituer le discours sous le discours<sup>9</sup>. Cela dit, une telle définition demeure évidemment très générale et elle recouvre différents types qu'il importe de spécifier (je m'y suis employé ailleurs en distinguant le mythe archaïque, le mythe identitaire, le mythe littéraire, etc.).

On notera aussi que je relativise le concept en rapport avec quatre références données ordinairement comme nécessaires ou structurelles, soit la référence a) au récit, b) aux origines, c) au sacré et d) à l'épique. La plupart des auteurs y voient des propriétés universelles du mythe; j'y vois plutôt des caractères importants qu'il peut emprunter dans certains contextes et ne pas manifester dans d'autres. On notera, par exemple, que la majorité des grands mythes contemporains ne sont pas des récits, plusieurs ne réfèrent ni aux origines ni au sacré, et la dimension épique s'y fait plus rare. Je m'efforce aussi d'évacuer du concept toute connotation évolutionniste. Pour moi, la raison et le mythe, articulés selon des arrangements variés et variables, sont tous deux présents, en proportions égales, aussi bien dans les cultures des sociétés dites "primitives" que dans celles d'aujourd'hui. Là encore, je me dissocie de courants très influents, sinon prédominants. Enfin, dans la perspective que j'ai retenue, l'évaluation du mythe ne se fonde pas sur sa *vérité* (vrai/faux) mais sur son *efficacité*: il réussit ou il échoue à harnacher le contradictoire et à emporter l'adhésion. Il ne suffit donc pas de s'interroger sur sa conformité au réel, il faut aussi (surtout?) examiner sa capacité de soutenir les opérations jamais innocentes de la raison.

On voit poindre ici ce que j'ai appelé la dimension pragmatique de l'analyse: les visées et stratégies discursives

---

<sup>9</sup> Je rappelle que chez Claude Lévi-Strauss également, le mythe est le médiateur de contradictions, mais d'une manière assez différente. Analysée dans le contexte de sociétés "primitives", cette fonction est dite opérer inconsciemment; là, le mythe relève de la mise en œuvre du rituel plutôt que de l'invention discursive, comme c'est le cas ici.

sont toujours le fait de classes, d'élites, de groupes sociaux, de milieux professionnels, de communautés *en situation*, c'est-à-dire confrontés à des menaces, des peurs, des périls quelconques, engagés dans des luttes de pouvoir, des actions de conquête, dans tous les cas employés à défendre des enjeux, des intérêts matériels, sociaux ou symboliques.

En regard, *l'archémythe* est au mythe ce que la métafigure est à la figure: une configuration structurante d'éléments apparentés, une arborescence de l'imaginaire. Ici toutefois, nous ne sommes plus dans l'analyse morphologique, mais dans *l'analyse stratégique ou pragmatique*; on cherche à reconnaître les enracinements sociaux, les grandes articulations qui commandent la construction du discours; on veut mettre au jour ses intentions premières, ses visées plus ou moins avouées, plus ou moins avouables. Ces deux paires de concepts (figure/métafigure, mythe/archémythe) renvoient donc au même matériau mais considéré selon deux angles, deux dimensions d'analyse complémentaires. En pratique, il me semble que l'analyse morphologique doit venir en premier lieu, à titre de mise en place, d'ordonnement; la seconde procède ensuite à une relecture à partir d'un terrain désormais reconnu, cadastré.

## Quatre métafigures/archémythes

Je termine cette trop brève réflexion en donnant quatre exemples de métafigures ou d'archémythes qui chevauchent une grande partie des imaginaires du Nouveau Monde.

1 – *L'antinomie de la civilisation et de la barbarie*. Elle s'est exprimée à travers toute une série de dichotomies qui sont autant de figures et de mythes (raison/superstition, culture/inculture, classicisme/baroque, tradition/modernité, rural/urbain, Européen/Sauvage...) <sup>10</sup>.

2 – *Le cycle millénariste de l'utopie*, qui a fait se

---

<sup>10</sup> Voir, par exemple, la liste compilée par Fernando Ainsa dans "The antinomies of Latin American discourses of identity and their fictional representation", in Amaryll Chanady (dir.), *Latin American Identity and Constructions of Difference*, Minneapolis/London, University of Minnesota Press, p. 1-25.

succéder a) d'abord les grands rêves, l'enchantement des commencements, puis b) le désenchantement, la faillite des rêves initiaux, et enfin c) les volontés, les tentatives de ré-enchantement. Se greffent notamment à ce cycle familial les figures très puissantes, très répandues, de l'échec et de la reconquête, qui forment une espèce de binôme. Je note aussi que cette métafigure se manifeste non seulement à l'échelle des nations mais aussi des régions (c'est, par exemple, ce que j'ai voulu mettre en scène dans mon roman *Mistouk* en prenant à témoin la région du Saguenay – voir aussi Bouchard, 1989).

3 – *La dialectique du repli et du débordement*. Je me suis intéressé à cette métafigure d'abord à propos du Québec, dont le passé est souvent résumé sous l'étiquette du repli (peur des autres, de l'avenir, doute de soi, rejet du changement, passéisme, paroissialisme...). Mais il y a un autre versant de ce passé, tout aussi vivant, qui se trouve ainsi occulté; c'est celui des élans vers l'Ailleurs et vers l'Autre, celui des rêves fantasques, du nomadisme, de la découverte, de l'expansion, du "braconnage", etc. Cette double trame traverse aussi l'histoire des États-Unis et on en relève de nombreuses expressions dans les nations et cultures du Sud.

4 – *Le relais de la mission civilisatrice*. Selon cette configuration, l'Europe avait été faite dépositaire du grand héritage gréco-romain et judéo-chrétien, mais elle l'a laissé dépérir. Le monde ancien, corrompu, décadent, a trahi sa mission et il a épuisé son potentiel de civilisation. Cependant et fort heureusement, le Nouveau Monde (ou telle nation du Nouveau Monde) est là pour prendre le relais, avec sa jeunesse, son énergie créatrice, sa fraîcheur, sa pureté. C'est sa grande mission. De nombreuses variantes de cet archémythe sont bien connues, allant de la "race cosmique" de Jose Vasconcelos à l'"American dream" étatsunien ou à la petite république athénienne du Québécois Edmond de Nevers.

Encore là, bien évidemment, il faudrait aller plus loin et identifier d'autres matrices, d'autres archémythes. On voudra aussi porter attention à d'autres types de représentations qui ne sont ni des figures ni des mythes à proprement parler, mais qui interviennent fréquemment dans le texte des Amériques à la

façon de mécanismes discursifs, de chevilles opérant certaines formes de médiation (par exemple, l'image de la métamorphose, du caméléon, du braconnage, du *trickster*).

## Conclusion

Une dernière remarque pour achever de situer cette démarche d'analyse. Dans les pages qui précèdent, comme on l'a vu, j'ai centré l'étude de l'imaginaire collectif sur les représentations produites par les pratiques discursives (figures, mythes...). Pour la plupart des auteurs, cependant, le champ de l'imaginaire va plus loin en amont pour inclure l'inconscient, les archétypes et tout ce qui relève de ce qu'on appelait jadis la psychologie des profondeurs. Cette incursion amène à découvrir des structures sous-jacentes, universelles, immuables (des "invariants"), qui arbitrent à leur façon la production des représentations par les intellectuels en situation. Je veux simplement souligner que, dans l'esprit de l'analyse pragmatique, cette direction de recherche se trouve reléguée au second plan. En effet, le but de l'analyse pragmatique est d'articuler les productions symboliques à certains types de contexte, à des enracinements sociaux et historiques singuliers. Or, la dimension psychanalytique éloigne de cet objectif dans la mesure où elle cherche à fondre les représentations particulières dans des formes décontextualisées, trans-historiques, universelles.

## Repères bibliographiques

ALBOUY, Pierre. *Mythes et mythologies dans la littérature française*. Paris: Armand Colin, 1969. 340p.

ANDRÈS, Bernard. Sur les utopies québécoises, des Lumières aux Révolutions continentales. In: ANDRÈS, Bernard; DESJARDINS, Nancy (dir.). *Utopies en Canada, 1545-1845*. Université du Québec à Montréal, 2001. p. 11-33. Figura, textes et imaginaires, 3.

BARTHES, Roland. *Mythologies*. Paris: Seuil, 1970. 247p.

BEIGBEDER, Marc. *Contradiction et nouvel entendement*. Paris: Bordas, 1972. 582p.

- BERLIN, Isaiah. *The power of ideas*. Princeton University Press, 2000. 240p.
- BERNARD-GRIFFITHS, Simone; Alain PESSIN (dir.). *Peuple, mythe et histoire*. Toulouse: Presses Universitaires du Mirail, 1997. 232p.
- BOIA, Lucian. *Pour une histoire de l'imaginaire*. Paris: Les Belles Lettres, 1998. 223p.
- BOUCHARD, Gérard. *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde*: essai d'histoire comparée. Montréal: Boréal, 2000. 503p.
- \_\_\_\_\_. *Les deux chanoines*: contradiction et ambivalence dans la pensée de Lionel Groulx. Montréal: Boréal, 2003. 313p.
- \_\_\_\_\_. *Raison et contradiction*: le mythe au secours de la pensée. Québec: Nota Bene/Cefan, 2003. 130p.
- BRISSON, Luc; DORION, Louis-André. *Luc Brisson: rendre raison au mythe*. Entretiens avec Luc Brisson. Montréal: Liber, 1999. 191p.
- CHANADY, Amaryll. *Entre inclusion et exclusion*: la symbolisation de l'autre dans les Amériques. Paris: Honoré Champion, 1999. 385p.
- CORBIN, Henry. *L'imagination créatrice dans le soufisme d'Ibn' Arabî*. Paris: Flammarion, 1976. 328p.
- DETIENNE, Marcel; VERNANT, Jean-Pierre. *Les ruses de l'intelligence*: la mêtis des Grecs. Paris: Flammarion, 1974. 316p.
- DOTY, William G. *Mythography: the study of myths and rituals*. The University of Alabama Press, 1986. 326p.
- DURAND, Gilbert. *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*: introduction à l'archétypologie générale. 3. éd. Paris: Bordas, 1969. 550p.
- DURAND, Yves. *L'exploration de l'imaginaire*: introduction à la modélisation des univers mythiques. Paris: L'Espace Bleu, 1988. 354p.
- ELIADE, Mircea. *Mythes, rêves et mystères*. Paris: Gallimard, 1957. 279p.
- \_\_\_\_\_. *Aspects du mythe*. Paris: Gallimard, 1963. 246p.
- \_\_\_\_\_. *Le mythe de l'éternel retour*. Paris: Gallimard, 1969. 187p.
- FRYE, Northrop. Littérature et mythe. *Poétique*, Paris, Seuil, v. 2, n. 8, p. 489-514, 1971.
- \_\_\_\_\_. *The bush garden*: essays on the Canadian imagination. Toronto: Anansi, 1971. 256p.
- GOLDMANN, Lucien. *Le Dieu caché*: étude sur la vision tragique dans les "Pensées" de Pascal et dans le théâtre de Racine. Paris:

- Gallimard, 1959. 454p.
- HENTSCH, Thierry. *Raconter et mourir: aux sources narratives de l'imaginaire occidental*. Montréal: Les Presses de l'Université de Montréal, 2002. 431p.
- HOSKING, Geoffrey; SCHÖPFLIN, George (ed.). (1997). *Myths and nationhood*. New York: Routledge; The School of Slavonic and East European Studies, University of London, 1997. 214p.
- JAMME, Christoph. *Introduction à la philosophie du mythe: époque moderne et contemporaine*. Paris: Librairie philosophique J. Vrin, 1995. v. 2. 179p.
- LEVI-STRAUSS, Claude. *Anthropologie structurale*. Paris: Plon, 1974. 452p.
- LUPASCO, Stéphane. *Logique et contradiction*. Paris: Hermann, 1947. 234p.
- MARIENSTRAS, Élise. *Nous, le peuple: les origines du nationalisme américain*. Paris: Gallimard, 1988. 479p.
- MONNEYRON, Frédéric. *La nation aujourd'hui: formes et mythes*. Préface de Jean-Pierre Sironneau. Paris: Harmattan, 2000. 190p.
- PAZ, Octavio. *Le labyrinthe de la solitude (suivi de) Critique de la pyramide*. Paris: Gallimard, 1972. 254p.
- PEYLET, Gérard; PRAT, Michel (dir.). *Mythe des origines*. Bordeaux: L.A.P.R.I.L., 2002. 342p.
- PIAGET, Jean. *Recherches sur la contradiction*. Paris: Presses Universitaires de France, 1974. 2v.
- ROBERTSON, James Oliver. *American myth, American reality*. New York: Hill and Wang, 1980. 398p.
- SOLIÉ, Pierre. *Psychanalyse et imaginal*. Paris: Imago, 1980. 207p.
- THOMAS, Joël (dir.). *Introduction aux méthodologies de l'imaginaire*. Paris: Ellipses, 1998. 319p.
- VALABREGA, Jean-Paul. *Les mythes, conteurs de l'Inconscient: questions d'origine et de fin*. Paris: Payot & Rivages, 2001. 182p.
- VÉDRINE, Hélène. *Les grandes conceptions de l'imaginaire: de Platon à Sartre et Lacan*. Paris: Librairie Générale Française, 1990. 160p.
- VON HENDY, Andrew. *The modern construction of myth*. Bloomington; Indianapolis: Indiana University Press, 2002. 386p.

WALTER, Philippe. *Mythologie chrétienne: rites et mythes du Moyen-Âge*. Paris: Entente, 1992. 286p.

WUNENBURGER, Jean-Jacques. *La raison contradictoire*. Paris: Albin Michel, 1990. 282p.